

26 avril 1675

Nous nous avançâmes alors vers le village, nos habits en lambeaux et couverts de sang.

Deux hommes gardaient un passage entre deux palissades d'épieux de bois. Ils étaient vêtus de peaux de bêtes et armés de lances. Ils arboraient des tatouages rouges étranges et parlaient une langue incompréhensible.

Les gardes nous firent signe d'entrer dans le village. L'un des deux nous accompagna jusqu'à une grande maison en pierre recouverte de magnifiques peaux de bêtes. Il cria quelques mots et un homme en sortit. Il était vêtu d'une somptueuse robe, composée de peaux d'animaux lustrées ; la magnificence de sa tenue nous fit reconnaître en lui un personnage très important, peut-être le chef du village ? Le garde parti, le « chef » appela un autre homme qui se précipita à notre rencontre ; ce dernier portait également de beaux vêtements, mais qui paraissaient toutefois moins prestigieux que ceux de celui qui l'avait fait venir, confirmant notre hypothèse. Les deux hommes échangèrent quelques mots, puis le dernier arrivé nous examina ; tournant son regard vers celui qui nous semblait être le chef du village, il fit « non » de la tête. Ils nous amenèrent alors dans une grande maison couverte de peaux. A l'intérieur, plusieurs personnes nous firent des signes pour nous faire comprendre que nous devions déposer nos armes dans un coffre.

Un bain, à l'odeur inconnue nous fut préparé... Quel plaisir de pouvoir nous débarrasser de nos vêtements sales et abîmés, de nous délasser dans l'eau chaude, et de pouvoir enfin nous laver...

Cet instant de quiétude passé, nos hôtes nous remirent de nouveaux vêtements, composés de robes en tissu ressemblant à du coton, d'une ceinture, et d'une sorte de châle. Ils nous emmenèrent ensuite dans une grande salle, où ils nous firent asseoir et nous tendirent des plateaux. L'un deux contenaient des fruits en forme de cœur que nous reconnûmes immédiatement, car l'un de nos compagnons marins était mort en le consommant. Après un mouvement de recul incontrôlable lié à la peur qui m'envahit (nos hôtes souhaitaient-ils notre mort?), et malgré la faim qui me tenaillait les entrailles, je fis non de la tête devant le plateau. Comprenant sans doute mes inquiétudes, l'un de nos hôtes attrapa alors un fruit, et le porta à sa bouche. Je le regardai avec effroi, mais rien ne se produisit. Il nous invita à faire de même. Craignant une immunité locale à la toxicité du fruit, nous nous servîmes quand même, ne voulant pas vexer ceux qui nous offraient leur hospitalité. Méfiants, nous ne prîmes chacun, dans un premier temps, qu'une petite bouchée. Un goût sucré, enivrant, emplit alors nos papilles ! C'était un véritable ravissement, nous nous crûmes un instant au paradis ! Ainsi donc, ces fruits si dangereux pouvaient, avec la préparation adéquate, devenir de véritables délices !

tenu de la présence de groupe de gens d'âges similaires écoutant ou imitant un ou plusieurs adultes).

Toutes les maisons étaient construites avec une ossature de bois recouverte de peaux d'animaux. Dans chaque quartier, et à proximité du centre du village, une maison se distinguait par sa taille plus importante, et ses matériaux de construction puisque le bois était complété par de la pierre ; nous comprîmes qu'il s'agissait de l'habitation du « chef » du quartier.

Je me dois ici m'attarder un peu à la description de la maison du chef du village. Ce bâtiment, plus grand que les autres, était installé sur une sorte de terrasse surélevée, tenue par quatre piliers servant également d'escaliers. Dessous, l'espace était conséquent et portait des traces de feux qui semblaient avoir été allumés lors de festivités, car leurs emplacements étaient clairement délimités par des cercles de pierre entourant des sortes de fosses dans lesquelles se trouvaient encore des morceaux ressemblant à du charbon. Les hommes tenaient largement debout dans cet espace sous la maison.

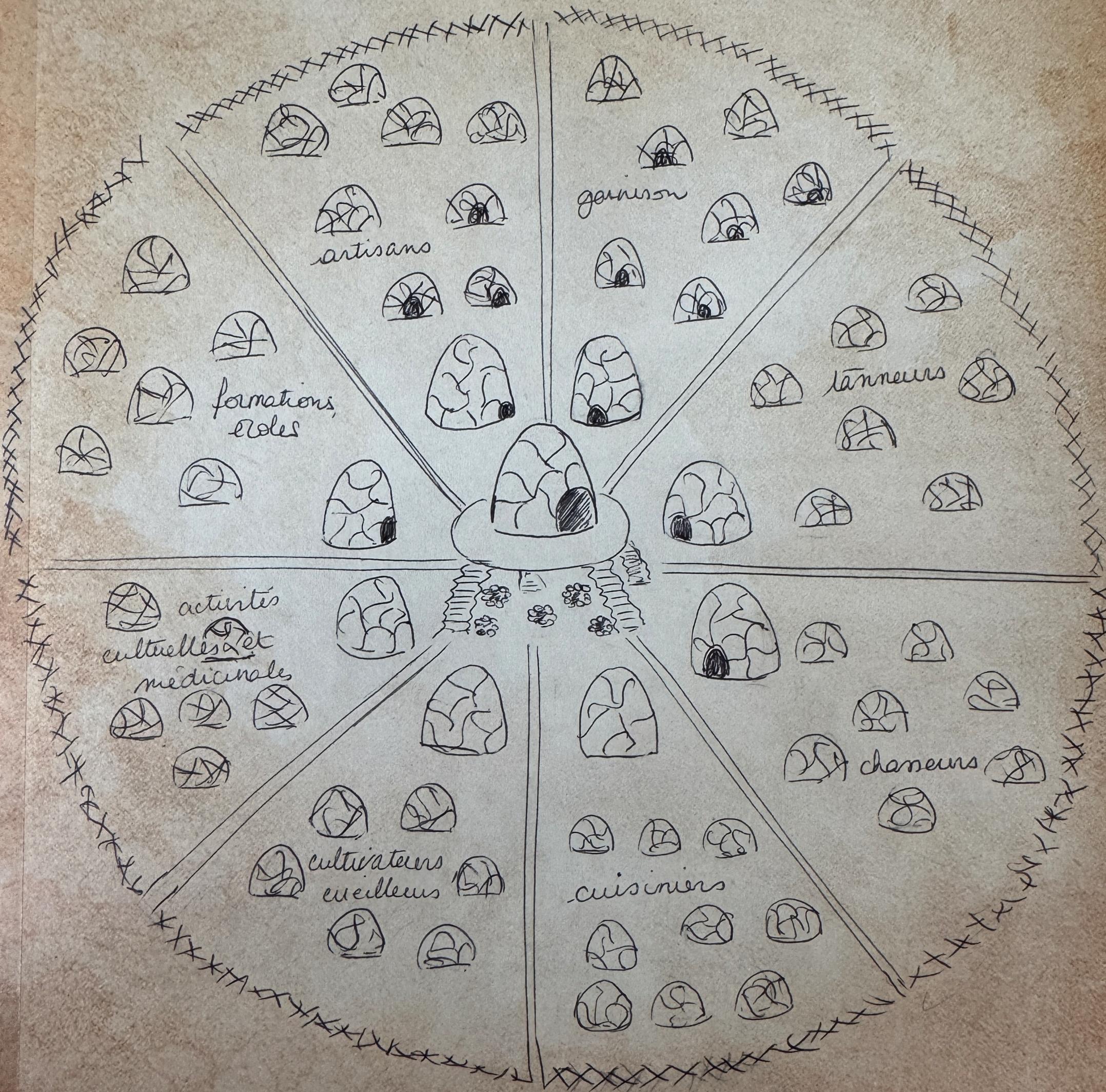
Au-dessus, celle-ci, de loin la plus grande du village, trônait, entièrement construite en pierres, et couverte de peaux plus belles et sans doutes plus rares (car aucune autre maison ne présentait les mêmes).

Affamés et rassurés, nous dévorâmes le contenu des plateaux, jusqu'à la dernière miette.

Rassasiés, nous fûmes invités à sortir rejoindre le chef du village. Il nous en fit faire le tour, nommant dans sa langue chaque chose, chaque personne, recommençant jusqu'à ce que nous ayons compris et pu répéter « convenablement » dans leur langue ; nous apprîmes ainsi les mots simples du quotidien comme « maison », « eau », « manger », « animaux », ainsi que le nom de ce fameux fruit en forme de cœur : « Kar-mih-Uthai Ka fehi ».

Au cours de cette visite, nous constatâmes que le village avait un plan circulaire, que huit voies partant des palissades d'épieux entourant le village et se rejoignant au centre, au niveau de la bâtisse principale (que nous avons identifiée comme étant celle du chef du village), séparaient en quartiers.

Chacun des huit quartiers semblait correspondre à une activité : la chasse (reconnaissable aux carcasses d'animaux fraîchement rapportées en train d'être découpées et dépecées), la tannerie (où les peaux étaient nettoyées et travaillées), la cuisine, l'agriculture et la cueillette (avec les récoltes du jour en train de sécher ou d'être ensachées, et stockées), la garnison, l'artisanat non alimentaire (ateliers de forge, couture, travail du bois notamment s'y succédaient), les activités cultuelles et médicinales, et enfin, ce qui semblait être la formation (compte



Esquisse du village

27 avril 1675

Le village qui nous avait recueillis se nommait « Karuk », et ses habitants les « Ka-ma-Ruthya ».

Leurs vêtements se composaient d'une tunique de soie complétée, pour les hauts dignitaires, d'une peau de bête jetée sur les épaules, celle du chef du village étant la plus belle et la plus rare.

Hommes et femmes étaient de haute taille, les adultes étant tous plus grands que nous. Leurs jambes étaient longues, fines et musclées ; leurs épaules carrées arboraient des tatouages rouges qui descendaient sur leurs bras, et représentaient leur métier. Ainsi, les chasseurs étaient marqués du « Ker-meyh Lotark », cet animal ressemblant à un chat avec des tentacules que nous avions croisé dans la forêt et qui avait tué les compagnons qui avaient tenté de le caresser. Le tatouage des agriculteurs et cueilleurs représentait une fleur, tandis que celui des cuisiniers était une marmite, celui de la garnison une lance, et celui des artisans, un marteau. Les tanneurs portaient le dessin d'une peau animale tendue sur un cadre. Les seigneurs et chargés du culte arboraient un serpent. Enfin, les maîtres de formation présentaient une flèche vers le haut, signe de la progression de leurs élèves.

Quant à leur visage, leur nez était fin, leurs oreilles légèrement pointues, et leurs yeux d'un bleu profond dont les nuances variaient selon la luminosité ambiante.

Les « Ka-ma-Ruthya » étaient dotés d'un odorat particulièrement sensible, d'une ouïe extrêmement fine et d'une vue perçante ; ils étaient capables de se déplacer sans bruit, à pas de loup ; toutes ces capacités leur étaient indispensables pour affronter la nature hostile autour du village.

Fait remarquable, je ne constatais pas de différence de fonction ou de grade entre les hommes et les femmes, ces dernières occupant les mêmes postes et/ou métiers que les hommes, y compris les plus plus hautes, et s'adonnant également au maniement des armes. Je ne pensais pas cela possible.

Je fus surpris de constater que toutes les familles possédaient les mêmes animaux de compagnie, des « Ker-meyh Lotark ». Nous comprîmes que ceux du village étaient issus d'une lignée domestiquée depuis longtemps, et totalement accoutumée aux humains. Ces animaux avaient également une utilité au sein du village, celle de chasser les nuisibles qui s'en prenaient aux réserves de nourriture, tant végétales qu'animales.